

Se rencontrer à mi-chemin Entretien avec Denis Bernard

Christian Saint-Pierre

Number 145 (4), 2012

Franchir le mur des langues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68403ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2012). Se rencontrer à mi-chemin : entretien avec Denis Bernard. *Jeu*, (145), 63–68.

Dossier

Franchir le mur des langues

CHRISTIAN
SAINT-PIERRE

SE RENCONTRER À MI-CHEMIN

Entretien avec Denis Bernard



Denis Bernard, directeur
artistique et général du
Théâtre de la Manufacture.
© Rolline Laporte.

Se rencontrer, c'est s'exposer au choc des idées, des valeurs, c'est accepter l'autre dans tout son désir de la rencontre vraie et chaleureuse, une rencontre qui laissera une trace pour toujours.

Denis Bernard, dans le programme de la saison 2012-2013
de la Licorne

Seul à la tête du Théâtre de la Manufacture, la compagnie qui a géré la Licorne de 1997 à 2009, Jean-Denis Leduc a su – sans jamais pour autant couper les ponts avec la création québécoise – démontrer la pertinence des dramaturgies irlandaise et écossaise, mais aussi leur ressemblance avec l'identité québécoise. Dans notre théâtre comme dans les leurs, les dichotomies foisonnent. D'abord entre la ville et la campagne, la foi et l'athéisme, le folklore et la modernité, mais également entre la langue du plus grand nombre et celle de la minorité, la culture qui domine et celle dont la survie ne cesse d'être menacée. Si on ajoute à ce parti pris pour des textes de langue anglaise l'engouement manifeste

de la maison pour un théâtre réaliste dans la plus pure tradition anglo-saxonne et les mains tendues à des auteurs franco-canadiens et bilingues, comme Jean Marc Dalpé ou Patrice Desbiens, on peut oser dire que, de toutes les institutions francophones de la métropole, la Licorne est la plus susceptible de s'ouvrir à la langue anglaise et à la communauté anglophone.

VERSIONS SURTITRÉES

La Licorne, on le sait, fraîchement reconstruite, jouit dorénavant d'un nouveau directeur artistique et général. Denis Bernard, en poste depuis 2009, a instauré la saison dernière une nouvelle tradition. Le vendredi soir, les représentations de certains spectacles, dans la grande comme dans la petite salle, sont maintenant offertes avec surtitres anglais. « On a choisi le vendredi, explique Bernard, parce que c'est le seul jour de la semaine chez nous où le spectacle débute à 20 h et nous avons pris en considération le fait que les anglophones ne sont pas habitués aux représentations à 19 h. On ne projette jamais le texte dans son intégralité mais dans une version épurée. Les surtitres sont là pour soutenir la réception du spectacle, pas pour tout traduire. De toute façon, on peut penser que les anglophones de Montréal comprennent, ne serait-ce que sommairement, le français. Je peux vous dire que, quand je vais à Londres ou en Écosse assister à des spectacles, ça m'aiderait beaucoup d'avoir droit à quelques surtitres. »

Avec ses connotations politiques, ses impacts organisationnels et ses exigences financières, la décision prise par Bernard est moins banale qu'elle n'y paraît. « Je n'étais pas certain qu'il y avait une demande, pas du tout convaincu que ça valait la peine, mon équipe non plus d'ailleurs, mais pour le savoir, il fallait passer à l'action. Nous nous sommes donc équipés, en achetant les projecteurs, puis nous nous sommes assurés que les habitudes changent, c'est-à-dire que les équipes de production réfléchissent systématiquement à l'endroit où ils veulent projeter les surtitres, que ce soit dans le décor ou au-dessus de celui-ci. L'an dernier, on l'a fait pour les productions de la Manufacture seulement, mais cette année on l'a offert aux compagnies en codiffusion, quand les textes anglais existent, bien entendu. C'est certain que c'est beaucoup de frais et qu'on fait tout ça pour trois ou quatre représentations, mais je pense que c'est un geste très important et très signifiant. »

Il est encore trop tôt pour quantifier les effets de cette nouvelle pratique en nombre de billets vendus, mais, chose certaine, la rumeur est déjà bien répandue dans le milieu. « Cette année, précise Bernard, nous allons pouvoir mesurer un peu mieux l'impact, c'est-à-dire le nombre de spectateurs anglophones que nous allons chercher grâce à la présence des surtitres. Nous avons publicisé la chose dans les programmes du Centre Segal et du Centaur. Nous allons nous organiser pour que les anglophones de Montréal sachent ce qu'on fait pour leur faciliter l'accès à nos créations. Nous tentons aussi d'attirer les médias anglophones, ce qui n'est pas simple. C'est un dossier qui me tient vraiment à cœur. Au final, ce que j'aimerais, c'est que les théâtres anglophones de la ville, à commencer par les grands, se sentent inspirés et se mettent à présenter leurs spectacles avec des surtitres français. Je sais que le Centre Segal a commencé à le faire. » Une réciprocité qui présenterait aussi le net avantage d'être complémentaire, puisque les francophones montent plus souvent le théâtre anglophone d'Europe, alors que les anglophones s'intéressent plus à la dramaturgie états-unienne.

S'il est conscient que les surtitres pourraient un jour avoir un impact positif sur les finances de la maison, Denis Bernard n'en fait pas sa motivation principale. « Denis Rouleau, le directeur artistique de la Troupe du Jour, à Saskatoon, m'a dit que lorsqu'il a surtitré en anglais ses productions francophones, il a augmenté son public de 20 %. Selon lui, les surtitres ont attiré les maris ou les femmes anglophones des couples mixtes de la région. Il fallait y penser ! Cela dit, derrière cette initiative, ma motivation n'est pas du tout mercantile. Je le fais très franchement pour créer un circuit dont on va tous profiter. Ma préoccupation, et je vous dirais qu'elle m'a même guidé dans l'élaboration du lieu dans lequel nous travaillons maintenant, c'est la circulation, celle des disciplines et des gens, mais aussi des valeurs, des idées et des opinions. Je travaille fort pour que la Licorne soit un point de convergence et je ne suis pas prêt à arrêter de me battre pour ça. »



PORTES OUVERTES

La saison dernière, Denis Bernard proposait à l'auteure et comédienne Johanna Nutter de traduire son solo *My Pregnant Brother* et de venir le jouer à la Petite Licorne, du lundi au jeudi, sous le titre *Mon frère est enceinte*, mais aussi le vendredi dans sa version originale anglaise. « Je suis très fier de ça, lance-t-il. Quand tu as l'actrice anglophone qui peut jouer elle-même son texte en français, avec les quelques imperfections que ça comporte, et qui à mon avis contribuent fortement à l'authenticité de la proposition, c'est génial ! Ça a eu pour effet que le solo est maintenant joué en Europe et qu'il est même question qu'un film en soit inspiré. Pour Johanna, le passage de cette production chez nous a été un propulseur incroyable. Là, j'ai eu le sentiment de faire pleinement mon travail de directeur artistique. C'est le genre d'aventure que je vais assurément renouveler. »

Accueillir et même codiffuser *Grain(s)*, le spectacle de la compagnie Porte Parole, version française de *Seeds*, un texte d'Annabel Soutar traduit par Fanny Britt et mis en scène par Chris Abraham, c'est aussi pour Bernard une manière de jeter des ponts entre les deux communautés. « Des artistes anglophones qui souhaitent s'adresser en français à des spectateurs francophones trouveront toujours une place à la Licorne, affirme-t-il. En ce

*My Pregnant Brother/
Mon frère est enceinte*,
spectacle solo de
Johanna Nutter,
mis en scène par Jeremy
Taylor (Productions
Freestanding), a été accueilli
à la Petite Licorne en
novembre 2011, avec certaines
représentations en anglais.
© Pam Price.





moment, Porte Parole travaille sur un projet multilingue, avec du français, de l'anglais et de l'espagnol ; c'est bien évident que ça m'intéresse au plus haut point et que je vais suivre ça de très près. J'ai aussi amorcé une réflexion avec Julie Vincent, qui travaille à des projets avec des Argentins. Il n'est donc pas impossible d'entendre bientôt de l'espagnol sur nos scènes. »

S'ouvrir à l'activité théâtrale des anglophones du Québec a permis à la Manufacture de créer de nouvelles relations, de constater et de développer des affinités, d'élargir ses horizons. « Je trouve qu'il est urgent de s'ouvrir, d'arrêter de se replier sur nous-mêmes, estime Bernard. À la Licorne, c'est bien connu, nous adorons les dramaturgies irlandaise, écossaise et anglaise. Ce sont des univers forts. Mais nous vivons avec des anglophones : pourquoi ne pas essayer de découvrir ce qu'ils font ? Pour qu'on s'ouvre enfin à la dramaturgie canadienne-anglaise, j'ai programmé en 2011 *Attends-moi* de l'Ontarienne Kristen Thomson. Je lis toujours beaucoup de pièces canadiennes. En somme, toutes ces initiatives nous ont permis de nous faire de nouveaux complices. J'ai découvert des auteurs, des comédiens et des metteurs en scène que je ne connaissais pas du tout. Dans mes préoccupations de metteur en scène et de directeur artistique, c'est déterminant. »

Ainsi, Denis Bernard a découvert une pièce de Jeremy Taylor, le jeune homme qui a signé la mise en scène de *Mon frère est enceinte*, diplômé de la section anglophone de l'École nationale en écriture et directeur artistique des Two-Wheeler Productions. « Il m'a invité à découvrir l'une de ses pièces, *Big Plans*, mise en scène au Freestanding Room par Tanner Harvey. J'ai reconnu un dramaturge, un auteur qui a une écriture très particulière et qui explore des univers tout aussi particuliers. La pièce est inspirée d'un fait divers, l'histoire d'un homme qui a recruté sur Internet un autre homme qui accepterait d'être mangé par lui. Voilà un sujet qui a une résonance extraordinaire et, bien qu'il ne s'agisse pas de l'œuvre la plus achevée qui soit, ce travail mérite qu'on le suive attentivement et qu'on le soutienne. Si bien que Jeremy est en train de traduire ou de faire traduire sa pièce en ce moment et que ce n'est pas du tout impossible que ce texte ou un autre texte de son cru soit produit à la Licorne. Soyons clairs : nous parlons là d'un créateur que je n'aurais jamais découvert si je n'avais pas invité Johanna Nutter à présenter son spectacle chez nous. »

Grain(s), version française de *Seeds* d'Annabel Soutar (Porte Parole), signée Fanny Britt et mise en scène par Chris Abraham, a été présentée à la Licorne à l'automne 2012. Sur la photo : Christine Beaulieu et Guy Thauvette. © Maxime Côté.



Attends-moi de la Torontoise Kristen Thomson, mis en scène par Marie Charlebois (Théâtre de la Manufacture, 2012).
Sur la photo : Valérie Blais et Normand Daneau.
© Suzane O'Neill.

QUI SOMMES-NOUS ?

Tout en étant à l'affût de ce qui agite le Québec d'aujourd'hui, de toutes les cultures qui l'enrichissent et le remettent en question, Denis Bernard se sent toujours artistiquement engagé dans une quête de ce qui serait typiquement québécois. « Je le dis, il y a de l'espace aujourd'hui autour de nous, et il faut être attentif à cet espace. Nous ne sommes plus dans le même Québec que celui qui a vu naître la Manufacture. La situation a changé. Par contre, ce qui continue à nous tenir à cœur, et qui je pense est dans le mandat fondamental de la compagnie, c'est l'identitaire. Qui sommes-nous ? Cette question est omniprésente et prend plusieurs formes dans mes discussions avec les auteurs en résidence chez nous : François Archambault, Fanny Britt, Fabien Cloutier, Jean Marc Dalpé, Catherine Léger, Jean-Philippe Lehoux, Pierre-Michel Tremblay et les trois têtes du Théâtre Qui Va Là (Félix Beaulieu-Duchesneau, Justin Laramée et Philippe Racine). Quand je travaille avec Cloutier, nous sommes dans une réflexion sociétale qui part de l'individu, nous ratissons du côté de la ruralité, du terroir et de la langue, mais aussi de notre rapport à la médisance et à la violence. Avec Lehoux, nous trouvons d'autres explications, des réponses nouvelles et inattendues au même questionnement. Ce globe-trotter nous entraîne de par le monde, dans ses bagages, il nous fait découvrir la planète d'une manière totalement singulière, ce qui révèle des choses fondamentales sur nous et sur notre rapport à l'autre. » On s'enthousiasme déjà pour les univers que ces auteurs, dépourvus des craintes, justifiées ou non, qui pesaient sur les épaules de leurs prédécesseurs, mais également guidés par un directeur artistique aussi ouvert d'esprit que Denis Bernard, vont déployer dans les années à venir entre les murs de la Licorne. ■